

ÉCRIRE L'HISTOIRE

Ariette Farge

Publications de la Sorbonne | *Hypothèses*

2004/1
pages 317 à 320

ISSN 1298-6216

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2004-1-page-317.htm>

Pour citer cet article :

Farge Ariette, « Écrire l'histoire »,
Hypothèses, 2004/1 p. 317-320.

Distribution électronique Cairn.info pour Publications de la Sorbonne.

© Publications de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Écrire l'histoire

Arlette FARGE*

C'est un pouvoir que d'écrire l'histoire et il n'est guère possible de séparer la pratique historique d'écriture de l'histoire d'une sorte de principe d'autorité : l'histoire tire son assurance de son savoir sur autrui et la discipline historique fonctionne en ce mouvement puisqu'elle est censée instituer « la vérité ». L'écriture de l'histoire se place du côté du pouvoir ; elle a un pouvoir. Pouvoir de l'institution scientifique au sens où Pierre Bourdieu pouvait l'entendre, mais aussi pouvoir d'exemplarité morale. C'est d'ailleurs autour de cette notion et de cette responsabilité que s'organise toute mise en récit de l'histoire.

1. Bien entendu, la mise en récit obéit à des règles : schèmes logiques, méthodes explicatives, choix des sources, sélection des documents, croisement des données, mises en relation logiques entre événements et discours sur les événements, preuves, etc. Puis entre en jeu la façon de mettre en scène les résultats de la recherche par un travail d'écriture où le pouvoir de conviction, l'administration de la preuve, les références données (c'est cela le lien aux maîtres), les notes en bas de page caractérisent ce lieu d'écriture. De plus s'introduit une dimension supplémentaire : la volonté pour le chercheur (ou son désir) de créer du neuf, c'est-à-dire d'apporter quelque chose à l'ensemble de la discipline. Une tension narrative s'installe entre toutes ces volontés, et l'histoire sait d'emblée que, pour faire lien avec la vérité, elle doit s'éloigner du principe de la fable (affabulation) tout en maintenant son principe de véridicité.

Trois exigences s'imposent : faire savoir, faire comprendre, mais aussi faire sentir, ce qui oblige à entrer de plain-pied dans le système de la narration. Malgré tout, quelque chose peut étonner d'emblée ; ce qui a été éliminé par le chercheur dans ses sources comme dans le choix de ses hypothèses est rarement déclaré. Pourtant, ce reste « rejeté », ces « déchets »

* École des Hautes Études en Sciences Sociales / Centre de Recherches Historiques (CNRS).

venant de la recherche pourraient sans doute à eux seuls faire l'objet de questionnements, voire de travaux. L'histoire ainsi reste secrète sur ses protocoles de recherche, et je serais plutôt de celles qui le regrettent.

2. Pour être accrédité par ses pairs comme « énoncéur d'histoire », il faut respecter une forme de savoir traditionnel et, contradictoirement, entrer en rupture avec ce savoir pour le déplacer et apporter de la nouveauté. Il faut donc être conforme au même, c'est-à-dire à ce qui fut transmis, et totalement autre ; la contradiction est difficile, car l'opération historique, si neuve soit-elle, n'existe qu'à l'intérieur d'un ensemble de pratiques admises. Rien n'est vraiment simple pour alors innover.

L'architecture de l'histoire devient celle qui s'organise autour de l'*apparition* : soit d'un événement nouveau, soit d'une dimension interprétative inattendue, soit d'un regard autre « refaisant » l'histoire. Dès lors, les métaphores empruntées (celles que les historiens aiment beaucoup) tourneront autour de ces éléments atypiques pour faire surgir une réalité – dit-on – méconnue ou une interprétation différente des interprétations traditionnelles.

3. Écrire l'histoire, c'est entretenir un rapport particulier avec la mort ; rapport non explicite et non dit, mais existant. Cette curieuse rencontre est insérée dans un rapport intense avec la vie, dans la mesure où l'historien entretient d'importantes relations avec le présent, temps dont il est persuadé que le passé l'explique. De plus, il existe chez lui le sourd besoin de redonner vie à ce qui est révolu et défunt et de rendre à ceux qui vécurent leur statut d'acteurs sociaux. C'est peut-être là un lieu mythique (ou mystique ?) où se tient l'exigence de pouvoir recréer la longue suite ininterrompue de ceux qui ont vécu des origines à nos jours.

4. Une autre exigence s'impose lorsqu'on travaille dans des archives qui mettent en scène la parole, ou qui permettent de découvrir certaines intériorités de la vie quotidienne. La fascination pour l'archive disant le réel (ce qui, bien entendu, ne se peut) ne doit pas aveugler, car il faut travailler sur une forme spécifique de la vie sociale : l'articulation entre le cas singulier, la parole singulière et la vie collective, l'intégration dans des systèmes familiaux, sociaux et politiques très complexes. Entrer dans l'expérience du sujet, de l'acteur social oblige à articuler cette expérience avec l'ensemble des événements qu'il produit ou subit. Entre l'individuel et le collectif existe le politique, avec cette possibilité pour chacun, ou pour chaque groupe, à chaque époque, de se lier ou de se délier de lui, de se révolter, de se désidentifier par rapport aux rôles assignés. Travailler sur le singulier, c'est reconnaître et comprendre que le sujet peut avoir des désirs d'être séparé, désaffilié, pour revendiquer sur la scène collective d'autres types d'appartenance que ceux désignés par le pouvoir.

5. Dans le travail d'écriture et de recherche, l'important n'est pas de retenir en premier les pièces ou les documents qui vont dans le sens des hypothèses de départ, mais de s'attacher avec énergie à *ce qui, justement, fait obstacle*, de garder ouverts les chemins où les sens, même opposés à ce que l'on croit *a priori*, se sont construits. « Le plus prévisible en histoire, c'est son imprévisibilité », écrit Pierre Laborie avec justesse. Il y a dans cette phrase une posture à prendre pour ne pas se laisser aller aux linéarités et au sens convenu d'un passé qui se serait déroulé avec logique. Peut-être faudrait-il rester en amitié avec l'idée selon laquelle tout ce qui ne s'est pas passé aurait pu arriver, et *donc* que quelque chose de ce non survenu a, malgré tout, irrigué les événements du passé. Il est important, à partir des sources, de laisser ouvert le chemin qui va vers des événements qui auraient pu détenir une autre forme, emprunter une autre couleur.

6. « La pure existence verbale » : la phrase est de Michel Foucault ; pour ceux qui travaillent à partir des mots, des paroles de ceux qui jamais n'organisèrent le discours savant, il faut savoir qu'il est des méthodes et des attentions spécifiques pour qu'elles accèdent dans l'ordre du savoir historique.

En effet, les êtres sociaux qui parlent, conversent, forment communauté, d'où se délivrent avis personnels et sens commun. L'éclatement des paroles recueillies, s'il constitue un handicap, peut permettre de percevoir ce que les acteurs sociaux saisissent ou veulent saisir de leur vie, de leurs relations, de leur mode d'appartenance au travail, à leur groupe social, à la politique, etc. La parole dite est toujours nourrie de ce que chacun croit être le sens commun et l'entendement de tous. En même temps, chaque parole est le produit d'un contexte historique, événementiel et d'une construction culturelle.

Ce qui se révèle par ces paroles dessine des cultures de soi et d'autrui désignant des ensembles de sens homogènes ; il faut les regarder pour eux-mêmes sans les déclarer immédiatement comme des infracultures ou des cultures du manque. Ces paroles, si les dominants les trouvent peu audibles, sont en fait issues de formes de vie qui ont créé leur champ et leur style à partir de ce qu'ils se sont approprié et de ce qu'il leur fut donné à vivre. Ces paroles se constituent entre l'aisance d'être, des réseaux de sociabilité et aussi des formes spécifiques de relation au tragique.

Ceci permet de faire entrer le corps de l'homme et de la femme dans l'écriture de l'histoire comme étant le lieu le plus actif et le plus sensible de la réception du politique.

7. L'écriture de l'histoire, et ce sera mon dernier mot, est celle qui doit à la fois mettre en avant les interprétations, accepter l'aspérité des désordres et le sens du banal. Elle doit aussi accepter l'univers émotionnel qu'elle sait reconnaître quand elle étudie les événements et trouver les mots pour que le

lecteur accepte cet univers d'émotion. Le travail d'écriture est d'autant plus délicat que l'émotion ne doit jamais affaiblir le raisonnement. Mais, de fait (et l'histoire de la guerre en est un bon exemple), on ne peut faire l'histoire sans l'irruption de l'histoire des corps sollicités dans leur chair comme dans leurs affects. Et dans les affects se lit en même temps le nombre infini d'inventions de sens que l'être humain tente de donner au déroulement de sa vie.

Ainsi peut-on dire que les sources pour l'historien sont seulement un matériau, qui ne peut devenir solide que si ce dernier travaille entre finesse et intelligence sur ce qu'elles recèlent, révèlent et cachent, et sur ce qu'elles disent d'un contexte enfui.